



EXÉGÈSE SUR ORDINATEUR D' UN POÈME DE MALLARMÉ*

Michel Gauthier

Professeur de Linguistique, Université René Descartes, Paris V
143, Avenue de Versailles, 75016 Paris

* Artículo previamente publicado por la Universidad de Artois.

RESUMÉ

C' est la presentation d' un vers de Mallarmé, à l' aide d' un ordinateur. L' auteur donne des explications sur les symboles de certains mots du poème. Les dessins confirment les explication du texte.

RESUMEN

Se presenta el análisis exegético de un poema de Mallarmé con ayuda de la computadora. El autor hace énfasis en las explicaciones de los simbolismos de ciertas palabras del poema. Los esquemas confirman la explicación del texto.

ABSTRACT

An exegesis of a Mallarmé vers with the help of the computer, is presented. The author makes the explanation about the symbols of certain words of the poem. The pictures confirm the text exegesis.

L' explication que j' ai mise sur ordinateur du poème de Mallarmé: "Surgi de la croupe et du bond", appelle trois remarques. L' une porte sur la situation du poème au centre d' un triptique. L' autre sur la fonction hermétique dans la vie et l' oeuvre de son auteur. L' autre enfin, sur l' importance de la réalité objective (que les linguistes appellent "le référent") dans l' explication de certains passages d' une oeuvre littéraire. Surtout lorsqu' il s' agit, comme Mallarmé y insiste souvent, de la métaphore poétique, dont le point de départ est la contemplation d' un objet (1). Voici le poème, qui a été expliqué mot à mot, et illustré de photos, sur l' ordinateur.

II

Surgi de la croupe et du bond
D' une verrerie éphémère
Sans fleurir la veillée amère
Le col ignoré s' interrompt.

Je crois bien que deux bouches n' ont
Bu, ni son amant ni ma mère,
Jamais à la même Chimère,
Moi, sylphe de ce froid plafond!

Le pur vase d' aucun breuvage
Que l' inexhaustible veuvage
Agonise mais ne consent,

Naïf baiser des plus funèbres!
A rien expirer annonçant
Une rose dans les ténèbres.

Concernant la première remarque, il était normal que les auteurs de l' édition de "La Pléiade" (Henri Mondor et G. Jean-Aubry) reproduisissent le classement des trois poèmes d' HERODIADE ("I - Ouverture", "II - Scène", "III - Cantique de Saint Jean"), que Mallarmé avait lui-même décidé.

Dans d' autres cas, ils ont présenté les poèmes de Mallarmé selon des regroupements dont on peut facilement justifier la logique. Par exemple, dans les trois poèmes dont les titres évoquent des éventails, on peut déduire une hiérarchie de convenances sociales: "EVENTAIL / de Madame Mallarmé"; "EVENTAIL / de Mademoiselle Mallarmé"; "EVENTAIL / ... ". Ce dernier poème s' achève sur le prénom de la maîtresse du poète...

Un autre groupe de poèmes est dominé par un titre général: "Chansons bas". Les huit poèmes qui le composent portent chacun un numéro en chiffres romains, de I à VIII, et un titre, consacré à des petits métiers des rues: le savetier, la marchande d'herbes aromatiques, le cantonnier, la marchande d'ail et d'oignons, (...), le vitrier, le crieur d'imprimés, la marchande d'habits. Seul, le cinquième portrait (la femme de l'ouvrier) n'est pas un métier. Mais sa condition sociologique et sa fréquentation des rues ne la rendait pas étrangère à cette galerie. Il ne semble pas, ici, qu'une progression quelconque, ni narrative comme dans *Hérodiade*, ni (socio)logique comme dans la suite d'éventails, ait présidé à la présentation de ces petits métiers des rues.

Trois poèmes portent le même titre "Petit air". Ils ne se distinguent l'un de l'autre que par le chiffre romain qui les précède. Il m'est difficile de les saisir comme un ensemble, et moins encore de considérer qu'ils forment une suite quelconque, car je ne comprends pas le second, et j'hésite à adhérer à une certaine explication escatologique qui en a été donnée.

Les quatre sonnets précédés du titre: PLUSIEURS SONNETS sont également numérotés en chiffres romains. Ils ne me donnent pas l'impression d'une succession chronologique, mais d'un simple regroupement thématique. Le numéro I est une méditation sur la nuit et la mort ("Quand l'ombre menaçait..."; le numéro II sur la mort d'un cygne en hiver (Le vierge, le vivace...); le numéro III est un chant d'amour érotique (Victorieusement fu...); le numéro IV évoque la solitude nocturne du poète dans une chambre qu'éclaire la flamme d'une lampe:

"L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix
Que ne recueille pas de cinéraire amphore".

Huit autres poèmes portent le titre général de "HOMMAGES ET TOMBEAUX". Tous sont des sonnets, les cinq premiers en alexandrins, puis deux en heptasyllabes qui en encadrent un en octosyllabes. Le premier et le dernier de la liste ont en commun de ne pas citer le nom de la personne à qui le texte est dédié. Il est difficile de trouver une autre unité et une logique pour présenter ensemble ces poèmes.

Enfin, sous le titre "AUTRES POEMES ET SONNETS" apparaissent, d'une part, trois

sonnets en octosyllabes numérotés en chiffres romains de I à III, d'autre part quatre sonnets: trois en octosyllabes, suivis d'un en alexandrins. Ces derniers sont sans titres ni numéros; ils semblent bien être indépendants, chacun séparé du précédent par trois étoiles en triangle.

C'est dans la série des trois sonnets désignés par un chiffre romain qu'apparaît celui que j'ai cité tout à l'heure. Tous trois ont en commun une méditation sur la mort: "Le sépulcre du désaveu" (I); "la veillée amère", "l'inexhaustible veuvage", "Agonise", "baiser des plus funèbres", "expirer", (II); "ensevelit" (III).

D'autre part, à cette unité correspond une continuité. Dans le premier poème, nous sommes le soir (première rime); certains mots évoquent le feu de la veillée: "fume-t-il", "Torche", "bouffée", "chauffée", "s'allume", "feu".

Dans le troisième poème, nos regards sont orientés vers une fenêtre éclairée de la blancheur du petit jour: "vers quelque fenêtre", "Enfui contre la vitre blême", "Une dentelle s'abolit", "Cet unanime blanc conflit"

C'est dans ce contexte que le poème central se situe en pleine nuit. Le dernier mot ("ténèbres") marque bien sa place dans la chronologie des trois poèmes, entre les dernières lueurs du foyer dans le premier poème, et la clarté du petit jour qui perce dans le troisième.

Concernant l'hermétisme en général, et celui de Mallarmé en particulier, beaucoup de remarques ont été faites. Les personnes de ma génération se souviennent des messages "codés" qu'émettait la BBC à l'intention des groupes de résistants en France. La prudence politique, l'intention d'agir en secret contre un pouvoir en place expliquent facilement l'encodage de ces messages destinés aux seuls récepteurs qui en possédaient la clé.

L'analyse prend un autre sens lorsque l'obscurcissement couvre des messages contraires à une morale admise (et/ou imposée). Les œuvres érotiques de La Fontaine, de Balzac ou de Verlaine s'adressent à des destinataires qui ont, en principe, une expérience, à laquelle il est fait allusion, et d'autre part une connaissance du vocabulaire -souvent métaphorique- qui encode leurs écrits.

Dans le cas de ce poème de Mallarmé, une lecture exclusivement érotique, s'appuyant sur les mots "croupe", "bond", "col", "bouches", "amant", "baiser", n'éclaire cependant pas le sens complet du poème. Ces termes attirent même tellement l'attention que l'on aurait pu se demander si, au lieu de "cacher" une expérience érotique, ils n'attiraient pas sur eux l'attention pour cacher un autre message, destiné, non pas au grand nombre, mais au seul lecteur "initié".

Ce lecteur est une lectrice. Mallarmé et son épouse, Marie, ont perdu leur petit Anatole, âgé de huit ans. D'un côté, le poète voudrait dire à Marie qu'il partage sa douleur dans ce deuil. Ce drame ne regarde pas le lecteur: le poète s'adresse à sa femme. De l'autre, il voudrait -et il ne le peut, sans la heurter- lui faire partager son sentiment sur la mort de l'enfant. Et il est tenté de prendre à témoin de son espérance dans la survie de l'enfant, un lecteur attentif. Dire, pour partager, dire, pour prendre à témoin; ne pas dire, pour ne pas blesser, ne pas dire, de peur de n'être pas compris.

L'explication, à laquelle je suis arrivé, de ce poème, suppose deux approches complémentaires. L'une, stylistique, sur la langue et le texte; l'autre, référentielle, portant sur les objets évoqués.

La structure de ce sonnet est formée par un dialogue; ou plutôt par l'insertion d'un monologue, celui du petit défunt qui parle dans la seconde strophe, dans le monologue de son père, le poète Mallarmé.

A la première strophe, le poète considérait un soliflore, formé d'un tube effilé (le "bond") qui prolonge un récipient arrondi (la "croupe") de verre (Fig. 1). Ce vase est fragile ("verrière éphémère"), mais il est formé d'une seule pièce. Malheureusement, il manque à cette image d'un couple uni, une rose, la fleur qui le prolonge et l'accomplit ("sans fleurir la veillée amère").

Le changement de ton de la seconde strophe, par le passage à la première personne ("Je crois bien"...."ma mère".... "Moi, sylphe....", signifie un changement de locuteur: c'est l'enfant (décédé) qui s'exprime dans ce second quatrain. Il s'exprime au passé ("n'ont Bu...Jamais") parce qu'il parle du passé qu'il a connu de son vivant.

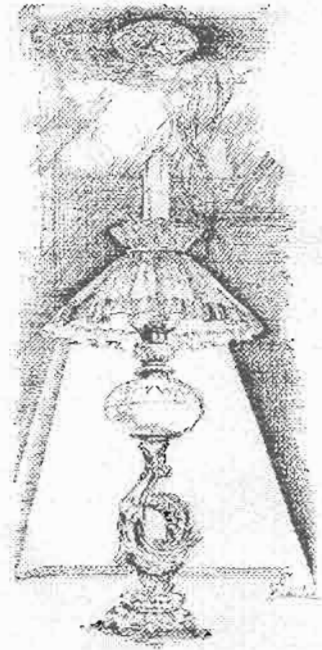


Figure 1. Mallarmé projetait sur les objets de son décor familial les fantasmes qu'il traduisait dans ses poèmes: grâce à une lampe semblable à celle-ci, s'est sans doute cristallisé le poème "surgi de la croupe et du bond" (Avec l'amable autorisation de Mademoiselle Prouhet, Professeur d'art plastique au lycée Jean Zay à Orléans).

Il contredit d'autre part son père en disant que le couple de ses parents n'avait pas -et n'a pas- l'unité du soliflore. En une sorte de confession autocritique, Mallarmé, à travers les yeux de son fils, se voit plus amant de sa femme, que père: "ni son amant, ni ma mère". Mais, par voie de réciprocité, madame Mallarmé paraît avoir été plus mère qu'épouse...

Cependant, à présent qu'il est décédé, le petit Anatole, "sylphe", (2) apparaît à son père, dans la rêverie ("la ... Chimère") de celui-ci. Mallarmé le voit tourner (3), comme les esprits dans ses "Contes Indiens", dans la lumière que projette au plafond la flamme de sa lampe à pétrole; peut-être la même lampe que celle du poème qui évoquait l'angoisse à minuit. Cette lampe, Anatole suggère que c'est elle, plutôt que le soliflore précédent, la véritable image que forme le couple de ses parents: l'union de leur diversité est le "clair baiser de feu" d'un autre poème (4); et lui, Anatole, est, au plafond, la fleur qui prolonge le tube de la lampe.

Lorsque le poète reprend la parole, c'est pour regretter que Marie, son épouse, ce "pur vase d'aucun breuvage" (car le pétrole n'est pas buvable) se laisse accabler ("agonir") par le "veuvage" (le deuil de l'enfant). Si un baiser les réunissait, elle verrait, comme lui, leur fils, comme:

"Une rose dans les ténèbres".

Pour terminer, j'aimerais rapporter une petite anecdote qui, transposée sur le plan littéraire, rappelle la vérification par l'astronome allemand Galle, en 1846, à l'observatoire de Belin, de la présence de la planète Neptune que le mathématicien Le Verrier lui avait signalée en un point précis du ciel à une date donnée. Le Verrier, partant des irrégularités de la trajectoire de la planète Uranus, la dernière connue, avait supposé l'existence d'une planète supérieure, appartenant toujours à notre système solaire, et dont il avait calculé la densité, l'ellipse, et la distance de la précédente.

L'explication que je viens de rappeler du poème de Mallarmé repose sur la similitude des formes du soliflore et d'une lampe à pétrole (Fig. 2). Mais cette lampe à pétrole devait présenter une forme bien particulière, car le poète suggère que l'incompréhension entre les deux époux provient du fait que:

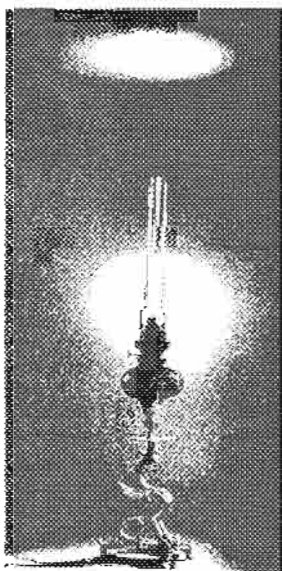


Figure 2. Lampe à pétrole.

"...ni (l' époux) son amant, ni (la) mère
(de l' enfant)...
...n' ont
Bu...
Jamais à la même Chimère..."

Ce qui suggère que si Mallarmé voyait son espérance réalisée (sa Chimère), en regardant vers le plafond, vers le haut, Madame Mallarmé trouvait (ou cherchait) la sienne en regardant vers le bas. Or, Marie Mallarmé est comparée au récipient de forme arrondie qui contient le pétrole:

"Le pur vase d' aucun breuvage".

Il était donc possible que la lampe à pétrole qui éclairait Mallarmé, (ou, du moins, celle dont il avait l' image dans l' esprit pour en avoir vu une dans quelque magasin ou dans une exposition), eût comme pied soutenant l' oignon une de ces chimères qui était à la mode dans le mobilier, et en particulier dans les soieries, les paravents, et les draperies orientales (5).

Bien entendu, si la chimère de son épouse, trop matérielle aux yeux du poète, n' était pas cachée dans le mot qu' emploie Mallarmé, elle s' écrirait avec une minuscule à l' initiale.

C' était il y a vingt ans. Pour illustrer la publication d' un article par le C.R.D.P d' Orléans où j' avais été nommé responsable, j' avais demandé à une collègue professeur de dessin dans un établissement secondaire, de reproduire la lampe à pétrole que j' imaginais avoir dû exister à l' époque de Mallarmé.

Quelques semaines après la publication de l' article, une amie, dont le mari est antiquaire, s' est présentée avec l' objet réel que j' avais imaginé, et m' en a fait cadeau. Il est certain que les deux images du soliflore et de la lampe à pétrole manifestent les "sèmes" (6) communs à ces deux objets (7); mais elles en soulignent aussi des différences essentielles pour le poète: la lampe est divisée en deux parties, et repose sur un socle en forme de chimère.

Quelles conclusions nous permet de tirer cette analyse? Etant donnée l' ancienneté de cette découverte, je n' ai pu profiter de la recherche automatique de tous les mots (que j' aurais estimés) clés, dont l' ordinateur m' aurait livré l' environnement dans tous les écrits du poète, ceux de ses correspondants, et des auteurs de la même époque

L'ordinateur est, j'en suis persuadé, le support de la culture autonome de l'avenir, tant à la maison que dans les chambres d'hôtels, les médiathèques, les offices de tourisme, les moyens de transport collectif sur de longs trajets, comme le train, l'avion, le paquebot. Partout, en somme, où règne actuellement le téléviseur (et le magnétoscope).

L'ordinateur, pour le grand public, et surtout pour le public jeune, est né avec les consoles de jeux. Ce peut être un grave handicap. Je suis cependant persuadé qu'il peut aussi combler un besoin de culture, authentique, et cependant attrayante. Parce que, contrairement au téléviseur, dont le produit est seulement linéaire, l'ordinateur est un outil de dialogue: on peut l'interroger sur n'importe quel point du parcours, et il va chercher dans l'épaisseur de sa "mémoire" les réponses prévues par l'auteur du logiciel.

Ce n'est pas "l'hypertexte", dont la "mémoire" est seulement nourrie d'un dictionnaire ou d'une encyclopédie, qui permet d'expliquer tout Mallarmé. C'est au chercheur, avec cette technologie formidable que promettent les réseaux numériques et les bibliothèques d'ouvrages scannés, de faire jouer ses intuitions et sa culture

A l'égard de cette culture, le "grand public" va devenir exigeant. Puisque l'ordinateur permet désormais d'interroger chaque mot d'un texte proposé, le consommateur s'étonnera que "le professeur qui est dans la machine" ne réponde pas quand on l'interroge sur certains mots.

Grâce à l'ordinateur, une autre approche "grand public" de la littérature est en train de naître. Je l'appelle "exégèse".

NOTES

1. La contemplation des objets, l'image s'envolant des rêveries suscitées par eux, sont le chant... Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème, qui est faite de deviner peu à peu: le suggérer, voilà le rêve... évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme, par une série de déchiffrements... c'est le but de la littérature - il n'y en a pas d'autres - d'évoquer les objets". (Réponses à une enquête sur l'évolution littéraire. Pléiade p. 869).

"La divine transposition ... va du fait à l'idéal". (Médallions et portraits: Théodore de Banville, Pléiade, p. 522). Cette transposition consiste donc à: "Evoquer, dans une ombre exprès, l'objet tu, par des mots allusifs, jamais directs, se réduisant à du silence égal...". (Variations sur un sujet; Grands faits divers; Magie, Pléiade p. 400).

2. Dans "Les contes indiens" : "Les yeux du mignon au plafond y suivent, tels au ciel, un éperdu toumolement, ... surprise et désarmée, la sylphide s'enfuit..." (Pléiade, p. 614).
3. "La céleste présence ici se manifeste... par... le reflet d'un vol circulaire supérieur..." (Pléiade, p. 615).
4. "Toute l'âme résumée..." ; Pléiade, p. 73.
5. "La femme découvre une appropriation à son décor, et l'on se meuble de chimères, pourvu qu'elles soient tangibles: les morceaux d'étoffes d'Orient placent au mur un vitrage incendié pareil à de la passion..." (Médallions et portraits en pieds - III: Villiers de l'Isle Adam. Pléiade, pp. 499 - 500).
6. "L'acte poétique consiste à voir soudain qu'une idée se fractionne en un nombre de motifs égaux par valeur et à les grouper". (Variations sur un sujet ; Pléiade, p. 365).
7. "Les choses existent, nous n'avons pas à les créer; nous n'avons qu'à en saisir les rapports ; et ce sont les fils de ces rapports qui forment les vers et les orchestres". (Réponse à des enquêtes sur l'évolution littéraire, Pléiade, p. 871).